

Un couple de singes

Michel Douard

Un couple de singes

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-256-0

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

S'agissant du passé, on écrit tous de la fiction.

STEPHEN KING

Lundi 23 janvier

Le baron Empain a été enlevé. Edouard-Jean Empain.

Je ne sais pas qui c'est.

Baron. J'imagine qu'il a le fric de la rançon.

En tout cas, ce soir, il est la star du journal télévisé d'Antenne 2. Une star en danger.

Ce freluquet de Patrick Poivre d'Arvor donne l'impression qu'il vient d'enterrer sa mère.

Quant à la mienne, elle est catastrophée. Je m'en étonne. N'a-t-elle pas d'autre sujet d'apitoiement que ce baron célèbre.

– Dans quel monde vivons-nous, se lamente-t-elle.

Dans le même monde qu'il y a dix ans, pensé-je. Sauf que tu n'as plus la santé et que je m'ennuie comme jamais...

Patrick Poivre d'Arvor s'interroge sur la nature du rapt. À l'italienne ou à l'allemande?

Je choisis une soirée à l'anglaise. Je laisse ma mère dans son fauteuil et je regagne ma chambre pour boire une bière, fumer un joint et écouter le *Clash*.

London's burning with boredom now!

Vraiment?

Si tu t'ennuies à Londres, c'est que tu ne connais pas mon quartier.

Vendredi 27 janvier

La vie, je la vois s'étendre devant moi à l'infini. Un peu comme un désert. J'avance pendant une journée, deux, trois, cent, avec la sensation d'une traversée immobile. À un caillou près, rien ne diffère vraiment de la veille ; le paysage n'a pas changé. L'adolescence s'éternise, mais j'ai la sensation qu'il est trop tard... Est-ce par paresse que je me laisse flotter chaque jour ? Par manque d'idée ou de force ? Mes amis qui bombent le torse avec le sourire ignorent-ils que les efforts qu'ils sont prêts à fournir sont vains ? Ou au contraire de moi, ont-ils un plan B, qu'ils gardent secret ?

– Tu fais chier. Faut décaler, m'assure Stéphane, assis à mes côtés sur le dossier de notre banc préféré, ses mots formant des nuages blancs dans l'air d'hiver. Faut décaler nos situations, tu sais le faire quand tu te lâches. Décale, et tu verras que t'as des préoccupations à la con. Risibles. Dingues, même.

Il se vrille la tempe de l'index, secoue sa petite tête frisée, « ses poils de cul en guise de cheveux », comme il dit.

– T'es même pas encore majeur !

Il profite de ses deux ans de plus pour me faire la leçon. Il me tend son pouce maigre :

– Faut suivre une seule règle : profiter un max. Ah non, y'en a deux : ne jamais se crever la peau pour un patron, ni essayer de devenir patron soi-même. En fait, j'ai une troisième règle : il faut aussi se foutre du temps qui passe. Le temps, ça n'existe pas. J'étais là y'a des siècles, peut-être déjà avec toi, et on sera encore potes dans un million d'années...

Je m'abstiens de lui avouer que cette seule perspective ne suffit pas à me reconforter. Car Stéphane Palby est susceptible. Et vit parfois sur un autre « plan astral ». Stéphane donne dans le paranormal et l'ésotérisme, la vie antérieure et l'ovni, et fournit souvent l'occasion à son entourage de mettre sa susceptibilité à rude épreuve. Je n'aime pas que l'on mette Stéphane à rude épreuve, mais c'est comme ça. Il le cherche quand même un peu. Ce soir, malgré le froid et mon humeur maussade, il décolle à nouveau pour un univers où les extraterrestres sont rois. Son anorak marron fermé jusqu'au menton, il pointe du doigt un groupe d'étoiles dans le ciel glacé. Il veut que je repère Altair, la plus brillante. Il raconte la constellation de l'Aigle qui, d'après lui, a abrité les ancêtres des Terriens...

La musique nerveuse de sa voix suffit à me faire du bien, à me remonter le moral en flèche. Je me lève pour lui faire face, tandis qu'il rappelle à présent que nous n'utilisons qu'une infime partie de notre cerveau et que nos pouvoirs libérés feraient le bonheur global du monde. Je suis maintenant tout à fait bien. J'interromps sa conférence, pour le plaisir. Dans

l'espoir de le voir s'agiter davantage, je raisonne : si ces créatures venues d'ailleurs ont donné naissance à l'humanité, et que leur stade d'évolution nous relègue au rang de lombrics, pourquoi ne nous ont-elles pas appris à utiliser la cervelle tout entière, depuis le temps ? C'est le genre d'objection qui n'ébranle en rien ses certitudes. Il me considère avec consternation, semble hésiter à m'éclairer ; ce soir, il y renonce. Il se lève aussi.

– Ça caille trop, et t'es trop con, je rentre.

– Tu viens pas avec moi au concert ?

– T'y vas comment ?

– À pinces.

– Mon cul. Me taper cinq bornes dans le froid pour voir jouer des blaireaux inconnus ?

– C'est Starshooter...

– Stars mes couilles.

– C'est un groupe punk plutôt drôle, je suis sûr que ça va te plaire...

Stéphane balaie la proposition d'un revers de main.

– Y suffit pas de porter des futals fluo et de se planter des épingles à nourrice dans le derche pour faire de la bonne zique. J'ai pas attendu Starshooter pour avoir les cheveux courts, et un vrai punk, si tu veux mon avis, il s'en branle du look. Je suis plus punk que vous.

– On n'est pas vraiment punks, objecté-je.

Et Stéphane non plus. Du moins sur le plan vestimentaire. Les années quatre-vingt ne sont plus si loin et il arbore sans honte des pantalons de velours pattes d'éléphant, des sous-pulls acryliques et des chemises « col pelle à tarte » que

même mon père n'aurait pas osé porter. Si on évoque son indifférence à la mode, il répond qu'il a adopté le « no look », sa façon de clamer chaque jour qu'il n'est pas un mouton. Il ne manque d'ailleurs jamais de me rappeler à quelle vitesse nous sommes passés des cheveux aux épaules au balai-brosse sur le crâne. Il a suffi que Myriam revienne l'été dernier de chez sa correspondante Anglaise avec une jupe panthère et le single des Sex Pistols sous le bras pour que le coiffeur du quartier renoue avec les bénéfices. Je suis d'accord avec Stéphane sur ce point, nous sommes influençables ; et lui fait preuve de caractère. Cependant, j'aime trop la musique pour me laisser séduire seulement par les apparences. Starshooter est un groupe intéressant, au rock énergique et caustique, et j'aimerais beaucoup que Stéphane vienne vérifier.

– Allez, on va se marrer.

– Tu rêves. Ça pèle trop pour marcher j'te dis. J' préfère encore me branler devant *Des Chiffres et des Lettres*.

Il n'y a que lui pour employer de telles images. Il me fait un clin d'œil, heureux que celle-ci me fasse rire. Et puis il ajoute :

– Je vais m' fumer un pétard et regarder la télé avec mes parents. Y'a Giscard le connard qui doit parler ce soir...

– Ça va être bien gonflant.

– Peut-être, mais ce sera chauffé.

Je le raccompagne en bas de sa tour. J'insiste encore un peu, pour la forme, sachant que Stéphane Palby ne change jamais d'avis.

Sans se retourner, il me fait un signe de la main dans la cage d'escalier, s'apprêtant à gravir les quelques marches qui l'éloignent d'un monde impitoyable. Et moi je quitte notre quartier de Haut-Radieux pour entamer ma randonnée solitaire vers la ville.

Samedi 28 janvier

Il fait encore nuit? Il me faut un certain temps pour comprendre que je me suis endormi, allongé contre la vitrine de la boucherie. Le centre commercial à ciel ouvert est veillé par la seule enseigne de la supérette UNA. Je veux consulter ma montre. Elle n'est plus à mon poignet. Je me redresse, m'adosse à la vitrine. Je tâte les poches de mon blouson et de mon jean. Mon portefeuille a aussi disparu, ainsi que mes cigarettes et mon Zippo... Mais j'ai mes clés, et ce n'est pas rien. Je ne m'imagine pas sonner chez moi, réveiller ma mère. Ce serait le bouquet.

Cette nuit est sans pitié pour les vertébrés inadaptés. J'ai tout perdu ou je me suis fait dépouiller? Des bourrasques coupantes traversent le centre commercial au ras du carrelage. Je remonte la fermeture de mon faux flight-jacket. Comment ai-je pu m'endormir dans ce froid? Je me lève, m'époussette et me mets en marche, engourdi, puis à grandes enjambées.

Deux cents mètres plus loin, après avoir traversé le hall des « Passereaux », j'ai une vue panoramique sur trois tours et deux

immeubles de quatre étages dont quelques fenêtres luisent déjà, ou encore. Dans la dernière ligne droite, mains au fond des poches, j'entreprends de chasser de mon esprit les points négatifs de la soirée pour me concentrer sur le plaisir éprouvé en ville ce soir. Starshooter m'a fait forte impression. Leur concert était drôle et carré; c'était bon d'entendre chanter en français sur la musique énervée que j'aime. Dans ce bar de la vieille ville où nous avons commenté le concert jusqu'à la fermeture, j'ai abusé de la bière. Sur le trottoir, j'ai abusé des joints, et je crois avoir glorifié Starshooter plus que nécessaire...

Alors que je ne suis plus qu'à trente mètres à peine de mon hall, je stoppe net.

Deux ombres sont penchées sur la portière de la Oldsmobile du père de Lili, une copine. Cette bagnole, c'est l'attraction des gamins, un paquebot doré au compteur gradué en miles et dont le coffre dépasse de deux mètres celui des tristes modèles français alignés sur le parking. Ce ne sont pas les parents de Lili auprès de leur voiture américaine. Et j'ai le réflexe stupide de faire « Hé! ».

Les deux voleurs présumés ne détalent pas comme je l'espérais. Ils s'approchent au contraire, et je sais bien que ce n'est pas pour faire connaissance. Ils s'exposent sous l'éclairage public sans craindre d'être identifiés.

À eux deux, ils n'ont pas quarante ans. J'en connais un; un loubard à l'ancienne et à bec-de-lièvre, plus dénué d'empathie qu'une méduse, qui a distribué les coups de boule devant le lycée durant toute l'année scolaire. Ça se présente mal. Il relève le col de son perfecto en chaloupant vers moi. L'autre

n'est pas plus engageant : petit mais affûté dans son teddy à manches en skaï, banane blonde frisée qui n'est pas de nature à lutter contre la gravité et pendouille sur son front.

Il jette son mégot d'une pichenette et c'est lui qui parle le premier :

– 'Tain, t'es réveillé toi ?

Je lève les mains en signe d'apaisement. J'envisage l'option « course frénétique », mais je reste planté là, le bas-ventre froid et une soudaine et terrible envie de pisser.

Le petit lève le poignet et regarde ostensiblement sa montre avec un sourire tordu. Cette montre, c'est ma Lip. J'imagine qu'il a aussi les vingt francs que contenait mon portefeuille, et que ce sont mes clopes qu'il fume.

– Y'a à peine un quart d'heure tu pionçais, pédé. On n'a pas voulu te réveiller. On a trouvé ça marrant...

– C'est pas cool, je...

– Ferme ta gueule, m'ordonne « Bec de lièvre » en me pointant de l'index.

Il sort une sans filtre de son paquet de Gauloises et l'allume avec mon Zippo. Il tire une longue taffe, me la souffle au visage. L'autre a passé ses mains derrière sa nuque, genre échauffement. Ils prennent tout leur temps. Deux chats de gouttière qui se partagent une souris acculée.

– On a failli t'tirer tes creepers, mais elles sont vraiment trop crades... poursuit « Bec de lièvre ».

– T'as pas honte, renchérit le petit, de t'trimballer avec des grolles aussi pourries ?

« Bec-de-lièvre » relance le sketch :

– Si on t’a pas maravé, c’est parce que t’es le p’tit ami d’Eddie...

– Eddie qui ?

– Cochran, ma salope.

Il fait siffler un rire pareil à un pneu qui se dégonfle. Son copain le teigneux me confirme qu’Eddie Cochran est pour eux sacré, et que c’est effectivement mon amour pour lui qui les a incités à la clémence. Ils se marrent de concert. Je ne comprends rien et j’ai peur. Qu’est-ce qu’Eddie Cochran vient foutre là-dedans ?

« Bec-de-lièvre » passe de l’amusement à la haine. Il me saisit par les cheveux.

– Ta coupe de hérisson, là, ça plairait pas à Cochran. C’est pour faire punk ou parce que t’es pédé ?

Son haleine est un mix de Malabar et de tabac brun. Il me repousse brusquement et je titube de deux ou trois pas en arrière, évitant de justesse de tomber.

Je lève encore les mains, et je m’en veux d’être aussi lâche, mais je pense à mes dents. Pour les sauver, je suis prêt à rentrer entièrement nu chez moi.

« Bec-de-lièvre » exulte, jouit de sa puissance. Il me fait signe d’approcher en repliant plusieurs fois ses doigts contre ses paumes :

– Tu veux récupérer ton larfeuille et ta montre ? Viens, viens...

C’est alors qu’à une centaine de mètres derrière eux, une silhouette sort de l’obscurité en passant sous un lampadaire, et puis replonge dans le noir. Mais j’ai eu le temps de reconnaître

Gilles sur le trottoir. A ses jambes arquées de cow-boy, à sa démarche décidée. Les deux loubards sont sur le point de me porter l'estocade, tout à leur projet de violence, et Gilles est à quelques pas dans leur dos. Spencer d'aviateur et jean ajusté, cheveux châains courts impeccablement coiffés, visage fin aux traits réguliers; Gilles fronce les sourcils. Il est là. Ma poitrine se gonfle d'espoir. « Bec-de-lièvre » me raille :

– Tu vas te laisser dérouiller comme une gonzesse ?

Gilles a vingt et un ans, quatre ans de plus que moi, et nous habitons le même immeuble. Il est le plus gros fumeur de joints que je connaisse et possède sans doute la plus importante collection de disques de musique black du département. Mais sa qualité première à l'instant présent est sa passion pour le karaté. Depuis l'âge de dix ans, il n'a dû rater que deux entraînements. Hiver comme été, on l'a tous vu enchaîner les katas, torse nu sur les pelouses. Entre nous, on le surnomme « Fleur de Lotus ». Mais à lui, on dit « salut Gilles ». C'est ce que je chevrote, justement :

– Salut Gilles...

Les deux loubards font volte-face, poings levés. Gilles demande ce qui se passe et je m'empresse de l'informer :

– Ils m'ont dépouillé! Ils allaient me décalquer!

« Bec-de-lièvre » relève à nouveau le col de son perfecto. Le teigneux s'adresse à Gilles, les dents serrées.

– Arrache-toi, Lucky Luke, ou je vais repeindre une bagnole avec ta gueule...

Ce qui suit alors n'a rien à voir avec la scène finale d'un film de Bruce Lee. Il faudrait que ces deux types reçoivent le